

Relation de l'abbé Delclaux, curé de Castelnau-Montratier, sur la journée de la peur du 31 juillet 1789.

Ce jourd'hui, 2 août 1789, je m'adresse à mes successeurs à qui je souhaite de mon coeur un règne plus heureux et une vie plus tranquille que celle que je mène depuis 27 ans à la tête néanmoins d'un bon peuple que j'estime et que j'aime tendrement.

Nous sortons d'une année affreuse. Nous avons craint la famine avec toute la province quoique aucun produit de nos récoltes n'ait été exporté. La récolte de l'année dernière a été dans toute la contrée et même, dit-on, dans tout le royaume la plus disetteuse dont on ait jamais entendu parler. Il nous est arrivé vendredi dernier un événement extraordinaire que j'écris en priant mes successeurs de ne pas trouver mauvais que je leur en transmette le souvenir.

A 8 h. 1/2 du matin, il nous arrive deux émissaires, un de Lauzerte, un de Cahors qui, entrant dans la ville, crient que les ennemis sont aux portes, qu'il faut s'armer sans délai, que les habitants de Cahors et de Lauzerte ont passé la nuit sous les armes, qu'ils demandent du secours et ils courent droit chez les magistrats municipaux. Dans l'instant l'alarme devient générale et presque incroyable. Toute la ville est dans la plus grande agitation. Les citoyens pères et fils cherchent des armes de toute espèce et courent sans savoir où ils vont. Les femmes volent à leurs enfants et fondent en larmes, les embrassent, les emportent et leur imagination effrayée leur présentent les ennemis à toutes les portes ; elles ne savent par quelles échapper.

Les magistrats municipaux ont pris eux-mêmes l'alarme et ils sont en perplexité. J'étais chez moi ignorant tout et je partais pour aller voir un malade. J'aperçois le 1^{er} consul venant vers moi en larmes et suivi d'une troupe de citoyens armés de fusils, de faux à rebours et autres. On commence à sonnerie tocsin. Je conserve mon sang-froid ; je demande la raison du trouble ; on me parle d'ennemis, d'Anglais qui sont aux ports et à un des envoyés de Cahors et de Lauzerte qui l'annoncent je demande si ces ennemis sont venus dans un ballon.

Je soutiens que c'est une fausse alarme et j'arrête le tocsin à Castel et à Russac. Je propose au consul d'aller à la maison de ville, d'y appeler les principaux habitants pour y délibérer.

Nous partons ; nous y sommes suivis par les hommes, femmes et enfants. Là, je demande qu'on fasse arrêter les émissaires et qu'on les interroge sur leur mission et qu'on en fasse un verbal. Il se trouve que le sieur Saintour, directeur des Messageries de Cahors venu de cette ville monté sur un mulet que les bons pères Capucins lui avaient prêté est sans mission des magistrats, qu'il a accouru vers notre ville uniquement excité par le tocsin et par le trouble affreux de la ville que les ennemis qu'il annonce sont, suivant lui, à Montégut d'Agenais, suivant une lettre laissée par l'émissaire de Lauzerte, sont également à peu près dans la même contrée. En vain veux-je profiter de ces circonstances pour calmer les imaginations effrayées ; on veut le tocsin qu'on délibère malgré moi et que néanmoins, je continue d'arrêter.

Enfin je propose d'envoyer des exprès à Cahors, à Montauban, à Lauzerte, à Montégut d'Agenais et, en attendant, je propose d'enrégimenter et d'inscrire cent citoyens d'élite et de les armer pour former une garde bourgeoise et pour s'en servir en cas de besoin après l'arrivée des exprès ; qu'alors, si le cas y était, on va sonner le tocsin dans les 28 paroisses qui forment la juridiction pour en convoquer la jeunesse.

Cette idée est approuvée et mise en exécution à l'instant. Le départ des exprès tranquillise un peu ; mais on attend avec perplexité leur retour.

Il était déjà 6 heures du soir lorsqu'il arrive un député de Caussade.

Les magistrats de cette ville qui ont déjà une armée de 13 000 hommes dans l'enceinte de leur ville nous offrent 1 200 hommes d'élite pour les joindre à nos combattants contre les ennemis qu'ils ont appris assiéger notre ville. Nos magistrats sont prompts à faire partir des exprès pour remercier Caussade de ses offres obligeantes, vu que nous n'avons pas d'ennemis. Il était déjà arrivé des personnes de Cahors qui avaient annoncé l'arrivée de 15 000 hommes à cette ville par les précautions des magistrats. Les curés de tout le voisinage mandés par les magistrats de cette ville trop alarmée y étaient arrivés en cocarde, le mousquet sur l'épaule, à la tête de leurs paroissiens convoqués par le tocsin et à la hâte armés.

Enfin nos exprès arrivèrent hier, 1^{er} août, avec les nouvelles de Lauzerte, Montégut d'Agenais et de toutes les villes voisines qui annoncent que tout le pays est dans la plus grande alarme, que tous les habitants sont

sous les armes, qu'ils cherchent partout l'ennemi, mais que personne n'en a rencontré aucun, ni pu découvrir.

On nous raconte mille particularités qui présentent bien en naturel les effets de l'effroi. L'imagination effrayée des femmes de Caussade leur fait apercevoir les ennemis venant du côté de Mirabel. Elles se persuadent qu'elles vont être violées et massacrées ; dans l'instant elles courent devant l'armée de leurs maris et demandent la mort de leurs mains. Ceux-ci frémissant de fureur et de courage les renvoient avec douceur et leur promettent leur salut aux dépens de leur sang.

L'alarme arriva à Tournon et à Montaignut, le jeudi 30 juillet, à 8.h. soir.

Le tocsin de ces lieux et de leurs campagnes eut réuni 25 000 combattants armés avant minuit. Ils furent se camper sur la rive gauche du Lot avec l'intention de porter secours aux habitants de la rive droite de cette rivière. Les ténèbres d'une nuit obscure et nébuleuse les empêcha de passer et ils parvinrent à faire garde pour empêcher l'ennemi de passer la rivière. Le tocsin des habitants de l'autre bord rassemble une armée à peu près semblable qui de suite marche pour aller au secours de Montaignut et de Tournon. Ils sont également arrêtés par la rivière. De part et d'autre ils attendent avec impatience le jour qui arrive et qui leur montre de tous côtés des frères accourus pour leur secours mutuel. Les cris de joie retentissent et les bénédictions pour la rivière qui les a empêchés de s'entr'égorger dans les ténèbres de la nuit. Ils se réunissent contre l'ennemi imaginé et, sans se séparer, ils envoyèrent des exprès dans tous les lieux voisins qui étaient de retour vers midi sans avoir eu connaissance d'ennemis.

L'armée se débanda et chacun regagna ses foyers. On annonce encore que les habitants de St-Céré et de Gramat accourus pour se porter un secours mutuel se sont rencontrés dans la nuit et qu'ils ont commencé par se fusiller ; mais qu'après peu de sang répandu, ils se sont reconnus et réunis contre l'ennemi commun. Nous ignorons encore si cette terrible alarme que j'ai crue et que je crois encore sans fondement se sera répandue fort loin. L'Histoire l'apprendra sans doute à mes successeurs ainsi que la cause ou l'auteur d'un événement si extraordinaire que j'ai soupçonné d'abord avoir été produit par les ennemis de la nation assemblée.

Delclaux, curé de Castelnaud.